

LA LITTÉRATURE MIGRANTE EN ITALIE:
LA TRADUCTION DE *LE BONHEUR A LA QUEUE GLISSANTE*
D'ABLA FARHOUD

La traduction d'un roman québécois en italien, *Le bonheur a la queue glissante* d'Abla Farhoud, faite sous ma direction par une de mes élèves en 2002,¹ m'a amenée à m'intéresser à la littérature migrante en Italie, dans l'esprit d'établir d'éventuelles analogies avec celle du Québec que je connaissais davantage, en raison de mes recherches, et pour avoir organisé en 1999 un séminaire international intitulé *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*.² Mais ce qui m'a donné à penser, c'est l'intérêt immédiat de la maison d'édition. Pourquoi en effet ce récit de vie d'une vieille femme de 75 ans, texte interculturel et métissé, attire-t-il à ce point un éditeur italien? Peut-être parce que ce roman québécois écrit par une Libanaise de Montréal et pétri de récits, traditions et proverbes du Moyen Orient, ramène le lecteur italien vers une Méditerranée qu'il connaît bien, creuset de populations, de religions et de langues, aujourd'hui terre de combats et de luttes fratricides? Peut-être aussi parce que ces cinq dernières années, depuis qu'ont repris les grandes migrations d'est en ouest, du sud au nord, les côtes de l'Adriatique et de Sicile sont le lieu d'amarrage de nombreux *boat people* et l'Italie est devenue terre d'immigration alors que, pendant un siècle et demi, elle a été

¹ ABLA FARHOUD, *La felicità scivola fra le dita*, trad. it. de Elettra Bordino, Roma, Sinnos, 2002. Ce roman, paru aux éditions de l'Hexagone de Montréal, en 1998, sous le titre *Le bonheur a la queue glissante*, a reçu le Prix France-Québec en 1999 et connaît à ce jour plusieurs rééditions. En 2003, la traductrice a obtenu le prix Leone Traverso de Monselice (Padoue) pour sa première traduction.

² Première manifestation du Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi (CISQ) en présence de plusieurs auteurs du Québec d'origine étrangère, Pan Bouyoucas, Fulvio Caccia, Abla Farhoud, Anthony Phelps, Régine Robin et des spécialistes de l'écriture migrante, Simon Harel, Lucie Lequin ainsi que Régine Robin, à la fois théoricienne et auteure.

terre d'émigration. D'où une sensibilité encore très vive pour tout ce qui touche au thème de l'exil et du déracinement.

En Italie on préfère parler de «littérature migrante», plutôt que d'employer le calque anglais «écriture migrante» (*migration writing*). L'appellation est récente et désigne une production écrite en italien au cours de ces dix dernières années, mais qui s'appuie sur une solide, quoique marginale, tradition éditoriale qui s'intéresse surtout au Maghreb mais aussi à d'autres pays francophones, ce depuis au moins quarante ans. Ce qui reste à prouver, c'est que ce roman québécois consacré par le Prix France-Québec, en 1999, s'inscrit dans un sillage ancien, du point de vue du contenu, de l'espace et de l'écriture, dans cette *materia prima* qu'est la Méditerranée.

1. *De la littérature d'expression française à la littérature migrante en Italie*

Le regard éditorial que l'Italie porte sur les pays qui lui sont proches, sur les rives du bassin méditerranéen, n'est pas nouveau. Dès les années 1960, qui marquent la fin de l'empire colonial français et le début de la décolonisation, quand personne en Europe, sauf exception, ne parlait de littérature d'expression française, de petites maisons d'édition italiennes, stimulées par la *curiositas* de quelques intellectuels, s'ouvrent d'abord à l'Algérie, alors en pleine guerre, puis au Maghreb, et proposent aux lecteurs cultivés des pistes alternatives de lecture. En Italie on traduit beaucoup et depuis longtemps, sans souci de protéger son identité (ou ses identités) ou la valeur de ses lettres. C'est par le biais des traductions et par le filtre d'une réception française, qui légitime en quelque sorte ces ouvrages, que la littérature d'expression française entre en Italie et y fait ses premiers pas.³

Le premier texte littéraire traduit en italien remonte à 1958, c'est celui de l'auteur marocain Driss Chraïbi, *Una stagione aperta* (*Une saison ouverte*) qui paraîtra dans une anthologie de Domenico Porzio au titre très général *Le più belle novelle di tutti i paesi* (*Les plus belles nouvelles de tous les pays*; puis, en 1961, un roman de l'Algérien, Malek Haddad, *Una gazzella per te* (*Je*

³ Cfr. AA.Vv., «Le letterature francofone in Italia», in *Francofonia*, Primavera, n. 46, Firenze, Olschki. Ces actes sont le fruit d'un séminaire de doctorantes de l'Université de Bologne qui s'intitulait au départ *Stratégies de légitimation et modalités de réception des littératures francophones en Italie*. Qu'elles soient ici remerciées.

t'offrirai une gazelle) est traduit chez Mondadori par un des plus grands poètes italiens vivants, Andrea Zanzotto et en 1968 un essai du Tunisien Albert Memmi, *Ritratto di un ebreo (Portrait d'un juif)*. Enfin, en 1963, l'éditeur florentin Vallecchi crée une collection intitulée «Saggi e documenti dei popoli nuovi» («Essais et documents des peuples nouveaux») et y accueille des textes politiques et sociologiques sur la guerre d'Algérie.

Mais ce sont les Edizioni Lavoro de Rome qui, les premières, en 1965, vont travailler effectivement à la diffusion de ces écrivains d'expression française. Cet organe éditorial de la Confédération Italienne des Syndicats des Travailleurs (CISL), d'obédience catholique, tout au moins au départ, possède un catalogue littéraire qui s'intitulait au début «Il lato dell'ombra» («Du côté de l'ombre»), puis «L'altra riva» («L'autre rive») jusqu'en 1995, aujourd'hui enfin «Multicultura» («Multiculture»), trois titres éminemment significatifs pour désigner une production littéraire en marge, à l'ombre de la littérature «nationale». Elle compte une soixantaine de titres, du Maghreb d'abord, puis des Antilles et de l'Afrique et, plus récemment, de l'Amérique latine et centrale. Ayant fait le choix exclusif de faire connaître des écrivains d'autres continents et d'autres langues, les Edizioni Lavoro offrent pour chaque ouvrage un appareil critique et scientifique très sérieux: tous sont accompagnés d'une préface, parfois d'une postface, faite par des spécialistes, voire même d'un glossaire, quand cela s'avère utile, surtout dans le cas de textes créoles.⁴ Toujours dans les années soixante, d'autres éditeurs assez connus s'intéresseront particulièrement aux Antilles, publieront par exemple des œuvres d'Aimé Césaire, sans toutefois s'engager dans une ligne éditoriale précise.

Parallèlement, la recherche universitaire, très dynamique dans le domaine des littératures dites «émergentes», s'organise: dans toute la péninsule seront créés des centres de recherche et des doctorats de littératures d'études françaises qui englobent tout ce qui s'écrit en français dans le monde. A cet effet, les années 1983-84 sont un carrefour stratégique important: d'abord un *Congrès mondial des littératures de langue française, négro-africaine, nord-africaine et québécoise, en Méditerranée: lieu de rencontre de l'art poétique*, sous la direction de Giuliana Toso Rodinis et de Jacqueline Leiner à Padoue, en 1983;⁵ puis, en 1984, la fon-

⁴ La Guadeloupéenne Maryse Condé y a trois romans publiés (voir Ouvrages cités) ainsi que deux autres titres chez Rizzoli et Giunti.

⁵ G. TOSO RODINIS, J. LEINER, *Actes du Congrès Mondial du 23-27 mai 1983*, Padova, Centro Stampa di Palazzo Maldura dell'Università di Padova, 1984.

dation d'un Centre d'études québécoises à Bologne par Liano Petroni, premier centre européen à vocation francophone suivi de la création de la première chaire européenne de *Littératures francophones*. Aujourd'hui ce centre s'est élargi et regroupe sept universités italiennes et se nomme Centre Interuniversitaire des Etudes Québécoises (CISQ).

Une activité éditoriale de plus en plus variée accompagne ce développement des études francophones, toujours avec une préférence pour l'écriture de la migration qui vient de l'autre rive de la Méditerranée, le public italien étant sensible au thème du déracinement des cultures, au regard original porté sur l'Occident mais également à cette hétéroglossie qui caractérise le Maghreb. Ceci explique le grand succès éditorial de Tahar Ben Jelloun et d'Assia Djebar dont l'œuvre respective est totalement traduite par de grandes maisons d'édition.

Mais à partir des années 1990, ce questionnement sur l'identité «autre», et sur le plurilinguisme s'élargit et se diversifie de plus en plus et devient un sujet de grande attention de la part des éditeurs et des lecteurs italiens. Par le phénomène du «village global», les voix migrantes d'autres pays, jusqu'alors inconnues, trouvent une écoute extraordinaire: *Les versets sataniques* de Salman Rushdie sont traduits et lus partout dans le monde, de même les romans de Naipaul et de Ondaatje, dont *Le patient anglais*, qui deviendra un film de grand succès.

Chaque pays repense alors à ses propres vagues de migration, l'Italie surtout. A partir de 1995 les universités organisent des congrès sur ce sujet, toujours en présence d'auteurs issus de la migration: *La parola migrante. Lingue e Letterature dell'emigrazione* (*La parole migrante, Langues et littératures de l'émigration*) avec Marco Micone et David Fennario, organisé par l'Université de Potenza, en 1995; en 1998, à Udine, *Palinsesti culturali: gli apporti delle immigrazioni alla letteratura del Canada* (*Palimpsestes culturels. Les apports de l'immigration à la littérature du Canada*) avec Bianca Zagolin, Régine Robin et des écrivaines anglophones d'origine italienne, Caterina Edwards et Marisa de Franceschi); enfin, à Venise, en 1999, *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*,⁶ un séminaire international qui réunit non seulement des écrivains québécois venus d'ailleurs et qui représentent toutes les formes d'écriture – poésie, roman, théâtre, essai (voir note 2 de

⁶ *Actes du premier séminaire international du CISQ à Venise* (15-16 octobre 1999), Venezia, Supernova, 2000.

cet article) – mais aussi des spécialistes québécois de l'écriture migrante, comme Simon Harel, Lucie Lequin, et Régine Robin, la grande spécialiste, à la fois auteure et théoricienne.⁷

Le passage au nouveau millénaire est également une autre date charnière très importante. En l'an 2000, la Foire du Livre de Turin, équivalent du Salon du Livre de Francfort, de Paris et de Montréal, mais qui différemment de ceux-ci se donne un thème de réflexion – propose un sujet nouveau, dont l'intitulé joue sur les mots.

Le nom Foire (*fiera*) et l'adjectif fière au féminin (*fiera*) sont homonymes en italien, ce titre se prête à une double interprétation: cette foire aux livres doit être un motif de fierté et sonne comme un défi dans l'esprit des organisateurs! Sous ce titre, sept silhouettes – hommes et femmes alternés – représentent les quatre races du monde dans leur costume caractéristique et coloré: trois sont de race blanche, une femme s'appuie sur l'épaule d'un musulman enturbanné et tous ont en main un livre blanc, un nouveau livre à lire et à écrire (voir l'affiche p. 132).

Sous cette galerie de personnages «multiethniques», une phrase elliptique mais lourde de sens:

Una fiera, mille culture (Une foire, mille cultures)


Suit la traduction de celle-ci en dix langues: on y reconnaît les grandes langues européennes, auxquelles s'ajoutent le néo-grec, l'arabe, le japonais et le chinois. Il s'agit donc bien d'insister sur le fait que le Salon du livre de Turin de l'an 2000 est à l'enseigne du multiculturalisme et contient un message pressant à connaître d'autres littératures. Latéralement, un rayon de livres qui reproduit exactement l'inclinaison des sept silhouettes et dont le lecteur italien ne connaîtra le contenu qu'en prenant un de ces livres en main.

Le message visuel est si clair et si fort que le public ne peut pas ne pas comprendre: le nouveau millénaire marque un tournant décisif de la postmodernité, il lui faut prendre conscience d'un changement de société, d'une nouvelle dimension multiethnique et multiculturelle. De leur côté, les éditeurs enregistrent un changement de route éditorial, non seulement italien mais européen: *L'Europe, un triomphe d'histoires métisses... L'amour s'épanouit,*

⁷ Régine Robin est célèbre pour être la première à avoir écrit *La québécoise* (1983), roman qui sera qualifié au Québec de premier exemple «d'écriture migrante».

11-15 MAGGIO 2000 TORINO - LINGOTTO FIERE

FIERA DI TE



11 MAGGIO
ore 10 - 18 operatori
ore 18 - 23 pubblico

12-15 MAGGIO
ore 10 - 23

E poi...
DOPO LA FIERA FAI UN SALTO IN LIBRERIA
DALL' 11 AL 31 MAGGIO 2000
i biglietti d'ingresso interi della Fiera danno diritto ad un **BUONO DI LIRE 6.000**, non cumulabile, sull'acquisto di libri (spesa minima 25.000 lire) nelle librerie che aderiscono all'iniziativa.

Una fiera, mille culture.
Eine Messe, tausend Kulturen.
One fair, many cultures.
Une foire, mille cultures.
Una feira, mil culturas.
Μία έκθεση, χίλιες κουλτούρες.
معرض واحد الف ثقافه
一個展覽，一千文化

FIERA DEL LIBRO TORINO

REGIONE PIEMONTE
PROVINCIA DI TORINO
CITY OF TORINO

CON LA PARTECIPAZIONE DELL'ASSESSORATO AL TURISMO DELLA REGIONE PIEMONTE

VIA NIZZA, 280 - TORINO
www.fieralibro.it - info@fieralibro.it

COMPAGNIA
BANCA CIT
BURGO
MONTE
FIAT
MARTINI
LAUATTA
UNIONE INDUSTRIALE TORINO

Fig. 1. Affiche de la Foire du Livre de Turin, 2000.

menacé par le racisme titrent quelques articles du supplément littéraire de *La Stampa*, prestigieux journal turinois. On y parle de ces nouveaux écrivains «en colère», qui donnent une forme littéraire à leur malaise et à leur déracinement, au conflit traumatique qu'ils subissent dans le passage de la langue «mère» à la langue «adoptive», dit-on en italien, comme pour l'exorciser, l'élaborer et la vaincre. Clairvoyants, les journalistes soulignent avec force ce nouvel état de choses:

Métissé et son presque synonyme *créolisation*: il est temps de s'emparer de ces deux mots, ils deviendront de plus en plus récurrents... Nous deviendrons un pays multiethnique et en face d'un tel bouleversement il n'est pas question d'être pour ou contre. Il faut trouver des instruments culturels qui aillent de pair avec la mondialisation, cette mutation radicale de notre société est inexorable. (Serena Zoli, *La stampa*, 14 mai 2000)

Parmi les manifestations connexes organisées par la Foire, ont lieu deux tables rondes dont nous donnons les titres en traduction: *Vos yeux, nos paroles: écrivains étrangers en langue italienne*, *La littérature de l'émigration: écrire avec deux âmes*.

Ce dernier intitulé, surtout, atteste l'apparition d'une réalité nouvelle dans l'horizon culturel italien, qui date des années 1995 environ; c'est à partir de cette époque que des émigrés de toutes nations présents en Italie se mettent à écrire en italien, alors que jusqu'à maintenant, nous l'avons dit, cette littérature de l'émigration arrivait en traduction. Les Maghrébins sont les premiers qui se mettent à écrire en italien, probablement parce c'est l'émigration la plus ancienne et la plus scolarisée. Le Tunisien Moshen Melliti est publié par les Edizioni Lavoro et l'Irakien Younis Tawfik⁸ par Bompiani.

Quant aux auteurs aux premières armes, ceux qui sentent l'urgence de raconter leur exil mais qui ne possèdent pas encore la langue italienne, ils le font à quatre mains, avec l'aide de journalistes, et produisent des textes témoignages: ainsi le Marocain Mohammed Bouchane publie en 1990 *Mi chiamano Ali (On m'appelle Ali)*, le Tunisien Salah Methani, *Immigrato (Immigré)* (1990). L'éditeur Fara de Santarcangelo di Romagna publie surtout des auteurs maghrébins en collaboration avec des associations caritatives – Eks&Tra parmi d'autres – qui lancent des concours de littérature migrante. Les livres primés sont publiés. Fara compte une vingtaine de titres et possède un site. Par contre d'autres

⁸ Celui-ci obtiendra en 2000 le prix de la fondation turinoise pour débutants, Grinzane Cavour.

petites maisons d'édition de province publient ces auteurs de façon artisanale mais elles manquent de moyens pour les distribuer: les éditions dell'Arco et And Cronos diffusent ces textes de migration par l'intermédiaire de vendeurs de rue, seulement quelques titres sont déposés en librairie. Il s'agit donc d'une littérature presque clandestine, puisqu'elle n'est pas distribuée par les circuits éditoriaux habituels.

Toutefois l'Académie est déjà prête à défricher ce terrain vierge, *in progress*. Des professeurs de l'Université de la Sapienza à Rome, sont en train de travailler à une banque de données intitulée BASILI dont les responsables sont Armando Gnisci et Franca Sinopoli: Plus de 300 ouvrages recensés, d'émigrés venus de tous pays qui écrivent surtout des poésies, de brefs récits, peu de romans, chaque auteur, sauf exception, publie un ouvrage ou deux au maximum, ce sont des récits-témoignages qui racontent les difficultés d'une communauté entière, une écriture de premier niveau, de personnes qui doivent d'abord posséder la langue du pays d'accueil comme instrument d'intégration. Je ne citerai pas le nom des auteurs mais j'en donnerai l'origine, celle-ci étant toujours précisée. Voici quelques titres en traduction: *J'accuse. Réquisitoire d'un immigré ex-clandestin contre l'occident* (Maroc, pseudonyme, Rachid) *Une vie entre parenthèses* (Liban), *Racines* (Pérou), *Les ailes de mon désespoir* (Albanie), *Du silence à l'oubli* (Irak), *Les enfants de la nuit* (Tunisie), *Je suis née en Chine* (Chine).

Commencent aussi à prendre forme des initiatives locales dans différentes provinces italiennes. Des bibliothèques communales et des lycées deviennent des lieux de rencontre et d'échange multiethniques et interculturels. Ainsi, a eu lieu à Venise Mestre, en 2003, un cycle de rencontres intitulé *Écrivains migrants – Migrants Écrivains*, organisé par le service culturel de la Mairie. Il y a une effervescence fortement encouragée par les associations caritatives et par l'Eglise, toujours très présente.

Autre phénomène récent: celui du retour des Italo-argentins dans leur pays d'origine, l'Italie, en raison d'une terrible crise économique. C'est ainsi qu'un livre vient de paraître sur ce thème aux éditions Rizzoli (2002): *Quand Dieu dansait le tango*, de Laura Pariani, journaliste et écrivaine italienne, d'ascendance argentine, probablement. L'auteure relate seize récits de femmes émigrées en Argentine, de la grand-mère à la petite fille qui refont ensemble le voyage des souvenirs.

Cette constante obsessionnelle du retour donne même lieu à une entreprise littéraire «de retour» à travers le livre: un éditeur

du Molise, Cosmo Iannone, a créé une collection de «cahiers de l'émigration», dédié à un parent émigrant et à tous les Italiens émigrés du monde. En outre, une «collection d'écrivains canadiens»: en 2003, à l'occasion de la Foire du livre de Turin dont le thème était *Les couleurs du Canada* – le Canada étant le pays invité d'honneur – a été présentée la traduction italienne du roman *Impala* de l'Italo-québécoise Carole David Fioramore ainsi que *La passione di Fabrizio* (*La passion de Fabrice*) d'Antonio d'Alfonso traduit en 2002. En 2005, a été publié *Il fico magico* (*Le figuier enchanté*) de Marco Micone, accompagné de trois pièces de théâtre; est prévu également *Io, Jonathan Hunt* (*Moi, Jonathan Hunt*) de Fulvio Caccia.

2. *Un texte, deux langues*: Le bonheur a la queue glissante d'Abla Farhoud

La décision de faire traduire le roman d'Abla Farhoud a été le fruit d'une rencontre, d'une empathie profonde. J'ai très vite acquis la conviction que ce texte pouvait avoir une bonne réception auprès d'un public italien, en raison tout particulièrement du thème de l'émigration – thème d'une tragique actualité – et du contenu oriental que je préfère qualifier de «méditerranéen». Enfin j'étais sûre que la figure de mère, une «mère Méditerranée», une mère de la Grande Grèce, allait toucher le lecteur.

Mais qui est Dounia, le personnage mis en scène par l'auteure, cette femme libanaise de 75 ans, analphabète qui ne parle que l'arabe, qui va tisser la narration, parlant à la première personne, en reparcourant les séquences de son passé «comme si c'était un film»?

Rares et fugitifs ont été les instants de bonheur, glissant comme la queue du lézard, nous reviendrons sur ce titre, dans l'arc d'une vie marquée par le malheur, le déracinement, l'exil, l'impossible assimilation au nouveau pays et l'inutile retour au Liban. C'est une figure prégnante, d'une rare intensité, consumée par la force primordiale de survivre pour ses enfants et de s'enraciner là où ils sont: «ma patrie est là où mes enfants sont heureux» (*Bonheur* 22). Sa mémoire oscillante et fragmentée procède ou recule par sauts, entre le passé et le présent, entre le vieux monde, fait de traditions et de silences, et le nouveau, dynamique et ouvert, où cette vieille femme va trouver la force de reprendre la parole perdue au cours de sa vie:

Qu'est-ce qui est arrivé pour que mes mots se transforment en grains de blé, de riz, en feuilles de vigne et en feuilles de chou? Pour que mes pensées se changent en huile d'olive et en jus de citron? Qu'est-ce qui est arrivé? Quand cela a-t-il commencé? Ce n'est quand même pas Salim qui a provoqué cela? Si je lui ai cédé ma place, ma langue, si rapidement, c'est que j'avais commencé à le faire avant. Mais quand? (*Bonheur*, 16)

C'est sa fille, écrivaine connue au Québec, qui va se faire la médiatrice de ses mémoires, en la sollicitant par des questions incessantes dont elle transcrira le contenu en français. On assiste dans ce roman à une lente et douloureuse prise de conscience, une sortie «des ténèbres de l'ignorance», une ouverture au monde comme le dit métaphoriquement son nom – Dounia veut dire univers en arabe – un prénom qui lui va bien, comme lui dit sa petite-fille.

Son système de pensée reste oriental mais elle accepte celui du monde occidental où elle vit depuis quarante ans, elle le regarde avec une grande curiosité et éprouve encore du plaisir à le voir «de loin et de haut», et à «l'apprendre» à travers ses enfants et ses petits enfants.

Il en résulte sur le plan de la narration une représentation assez nouvelle par rapport aux canons du roman de l'émigration: d'habitude le pays natal est exalté, mythifié, tandis que le nouveau pays est décrit comme un lieu dysphorique de «non-appartenance», comme l'écrit Régine Robin, un lieu où s'entrechoquent les cultures. Ici, au contraire, les deux mondes sont perçus, d'une façon fort simple, immédiate, mais sans aucun préjugé. Le Liban est évoqué comme le pays chaud et sans eau de son enfance, mais aussi pour ce qu'il est actuellement, à savoir un croisement de différentes cultures, religions et langues, marqué par des guerres intestines entre factions qui aujourd'hui encore, mettent à sang le Moyen Orient. Le Québec, au contraire, terre froide, terre d'exil, est ressenti de façon positive, surtout en raison de la générosité de sa population à l'égard de l'émigré et à son respect pour l'Autre.

Mais à quel pays appartient réellement Dounia? Quand elle retourne au Liban, elle se sent «barbare», tandis que, lorsqu'elle vit à Montréal, elle se sent étrangère, parce que cette étiquette lui reste collée à la peau. Éternelle oscillation de l'émigré, comme le formule Amin Maalouf: «l'identité est faite de multiples appartenances, l'important c'est qu'elle est une et que nous la vivons comme un tout» (Maalouf, 36).

Au plan de l'écriture, *Le bonheur a la queue glissante* est rédigé dans une langue française parfaitement correcte, souple et sans

effet de *switching*, sauf dans l'usage de quelques rares mots (la parole *sitto*, *houmos bi tabini*, et *Oum Abdallah*) mais soumise à l'imaginaire oriental de la protagoniste. Ainsi l'usage de l'oralité, expression typique d'une culture antique et transmise de cette façon depuis des siècles, constitue le registre du roman. De même, les proverbes libanais, dépositaires de la sagesse populaire, mais aussi expression de la subjectivité de chaque être qui l'utilise comme un masque, scandent le texte d'une manière quelque peu redondante et font partie du discours car ils y sont intégrés, sans guillemets. Je n'en cite qu'un: «Ce que j'avais à vivre, je l'ai vécu, et je mourrai en paix sans déranger personne... Un paysan qui se suffit à lui-même est un sultan qui s'ignore...» (*Bonheur*, 9).

La structure du roman comporte également trois récits exemplaires, tout à fait dans la tradition des *Mille et une nuit*, qui interrompent le fil du récit «en je», comme on dit au Québec, et laissent un espace au rêve. Enfin les métaphores et autres figures de similitude puisent dans le monde primordial de l'enfance, et, par conséquent, dans le Moyen-Orient. C'est là l'apport majeur de l'écrivain migrant qui réinvente une langue française à la mesure de son imaginaire. Abla Farhoud ne fait pas mystère de ses sources: un lexique, à la fin du livre, énumère cinquante-et-un proverbes et expressions idiomatiques, avec leur traduction en français. Le titre même du roman est la transcription exacte d'un proverbe libanais, repris également en épigraphe, dans la double écriture, arabe et française.

Nous sommes donc en présence d'une situation linguistique hybride, où les deux langues sont en travail, l'une sur l'autre, et en profondeur, créant ainsi un texte *métissé* aux effets linguistiques d'arabesques, assez surprenants. La romancière joue beaucoup sur ce double registre et crée des similitudes qui surprennent par leur force et leur fraîcheur innovatrice.

Quelques exemples: Dounia dit: «Je me sens seule... un clou sans tête... Où peut aller un clou sans tête?» (*Bonheur*, 142-143). Voici une métaphore inusitée, déconcertante, pour exprimer le désarroi et la solitude d'une femme arabe sans mari. Ou bien encore: «Ma peine. Je l'ai poussée à l'intérieur de la jarre, comme je le fais avec les courgettes» (*Bonheur*, 139). Cette métonymie ramène le lecteur aux civilisations antiques du bassin méditerranéen où la jarre est encore en usage pour y ranger les provisions mais aussi pour y conserver de l'eau fraîche. L'image de fermeture est d'un grand effet stylistique mais il est indispensable de la replacer dans son contexte oriental, «méditerranéen». Voici maintenant la

même figure utilisée au sens figuré: «je tombe avec lui, j'éclate en mille morceaux et ma peine devient déraisonnable, mille jarres bourrées se fracassent...» (*Bonheur*, 140). Cette métaphore concrète, qui vient d'une civilisation antique, exprime de façon nouvelle et inattendue la douleur et le désespoir d'une mère devant son fils malade.

Une dernière image enfin, qui n'est pas un cliché: Dounia se rebelle aux questions de plus en plus pressantes de sa fille écrivain: «Je ne peux quand même pas couper mon cœur en quatre et le mettre sur sa table pour qu'elle écrive...» (*Bonheur*, 128). Image concrète, mais d'un grand effet visuel, qui métaphorise cette curiosité parfois perverse de l'écrivain qui aime à déchiqeter les âmes, tout cela pour en écrire.

Abla Farhoud prend plaisir à jouer sur «ses» deux langues et va à la recherche d'images surprenantes, ce qui risque de devenir un jeu dangereux qui résulte parfois incompréhensible au lecteur. Tel l'exemple suivant: «Où aller avec mes enfants... en 1945, dans ce pays où les guerres, petites et grandes, les sauterelles, les épidémies et les famines venaient et repartaient tout à leur aise, sans demander le droit de passage?» (*Bonheur*, 150). Traduire cette dernière expression a été difficile: il nous a fallu recourir à l'auteur: «au Liban, nous a écrit la romancière, chaque coin de terre a son chef et ses sbires. A chaque poste de bloc il faut présenter son passeport. Au contraire les sauterelles et les famines dépassent les frontières sans jamais être arrêtées».

Le français de ce roman n'est en réalité ni un français standard, ni un français québécois, il s'appuie sur une langue première, une langue racine, la langue libanaise qui transforme la langue seconde, le français, non seulement au niveau du contenu, mais aussi dans ses rythmes et ses images. Rien de plus vrai alors que ce qu'Edouard Glissant appelle «l'imaginaire des langues» dans son entretien avec Lise Gauvin,⁹ à savoir que sous la langue française, traditionnellement forte, il peut y avoir d'autres langues, d'autres cultures, d'autres systèmes de pensée. Le français n'est donc plus monolingue, il devient plurilingue, même s'il s'en défend, surtout dans les limites de l'Hexagone, le Québec étant davantage ouvert de ce point de vue. La tâche du traducteur n'en sera que plus ardue, car traduire signifie entrer au cœur même du laboratoire qu'est l'écriture, en distinguer les différentes strates, en évaluer

⁹ L. GAUVIN, «L'imaginaire des langues. Entretien avec Edouard Glissant», dans *Etudes françaises*, n. 28 (2-3).

toutes les significations, afin d'éviter toute erreur d'interprétation, autant que faire se peut.

3. *Le bonheur a la queue glissante* en italien

Cette traduction, fruit d'un long travail de collaboration avec mon élève, a été très fidèle, autant qu'une traduction peut l'être. Si on a la chance d'aimer le texte que l'on traduit, ce travail devient alors un enrichissement, un bonheur pour le traducteur. Ce qu'il faut saisir, et qui ne va pas de soi... c'est le ton du texte. Nous avons donc respecté au maximum le langage simple, oral mais très correct, de Dounia. Tous les mots et expressions idiomatiques qui proviennent de la sagesse populaire et «font image» ont été rigoureusement respectés et traduits littéralement.

De même les cinquante-et-un proverbes qui sont l'armature de ce roman ont été rendus le plus fidèlement possible. Parfois des équivalences existaient déjà dans les deux langues. Ainsi: «une main vide est une main sale / *mano vuota, mano sporca*», seul le verbe est éliminé, mais le sens est le même. Il en est de même pour l'expression suivante: «chaque pays a ses coutumes / *Paese che vai, usanze che trovi*». Il semble d'ailleurs qu'il existe en chacun de nous une «conscience-de proverbe»,¹⁰ à savoir que l'homme a la faculté innée de comprendre intuitivement un proverbe étranger en le reliant avec son patrimoine proverbial.

J'ai parlé plus haut de système de pensée oriental qui soutient la narration: or un des mots-clefs de ce système, c'est le mot «mère». «Mère, je voudrais écrire un livre sur toi» (*Bonheur*, 124). Ce mot se distingue de celui de maman, trop familier. En italien, après mûre réflexion et consultation de l'auteur, nous avons opté pour *madre mia*, expression encore en usage dans l'Italie du Sud, sens antique qui renvoie à Cérès, la déesse de la terre-mère, qui comporte une nuance de grande affection et surtout de grand respect. Abba Farhoud a immédiatement saisi cette nuance et a donné son accord.

Toutefois, ce principe déclaré de la fidélité à la lettre, nous l'avons renié presque d'entrée de jeu à propos du titre dont le choix n'est pas toujours laissé à l'auteur. Ici, au contraire, *Le bonheur a la queue glissante* a été choisi par Abba Farhoud qui

¹⁰ A. BERMAN, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, 65.

a misé sur la curiosité du lecteur, sur le pouvoir «accrocheur de ce titre» et c'est pourquoi elle nous a invité à agir de même. Personnellement je ne souhaitais pas un titre avec le mot bonheur, parce qu'en italien le mot *felicità* fait penser à une chanson très célèbre que tout le monde chante dans la rue. D'autre part le terme queue qui, en français a un double sens, en italien ne l'aurait pas eu, mais c'était un terme trop concret pour aller de pair avec *Felicità*. Et pourtant la maison d'édition Sinnos, stimulée par le traducteur arabe qui transcrivait le lexique, souhaitait jouer à fond sur la traduction littérale *Sfuggente è la coda della felicità* (*Fuyante est la queue du bonheur*). A la fin nous avons préféré une traduction harmonieuse et élégante et qui métaphorise le bonheur comme du sable qui glisse entre les doigts: *La felicità scivola tra le dita* (*Le bonheur glisse entre les doigts*), métaphore qui évoque le monde sensible et fugitif, le sable des plages de la Méditerranée, le sable ocre du désert du Liban, la couleur ocre de la couverture du livre, autre métaphore implicite et visuelle.

Ce roman libanais qui vient du Québec échappe en fait à l'intitulé «littérature migrante» telle que celle-ci est conçue en Italie. Mais il est légitimé par la langue française dans laquelle il est écrit, et consacré par un prix qui marque l'alliance indissoluble France-Québec. Une fois traduit, il rejoint par sa matière et son écriture l'imaginaire oriental qui est son *habitat* naturel, à savoir la Méditerranée. C'est un récit d'exil, de migration, semblable à tant d'histoires de départ et de non retour au pays natal. C'est un texte qui reste bilingue, en italien comme en français.

La «littérature migrante» écrite en italien est encore très en marge, mais elle est en marche. Quelques auteurs, quelques romans, une grande effervescence et un intérêt certain de la part du public, sensibilisé quotidiennement par les images d'émigration que transmet la télévision. Cette littérature se libère de l'hégémonie française qui jusqu'alors lui était une garantie. Mais il faut attendre l'occasion qui fera d'un écrivain migrant un écrivain de race aux yeux d'une grande maison d'édition. En attendant les petits éditeurs italiens qui ne sont pas intéressés «par les lecteurs qui ne lisent pas»,¹¹ se montrent toujours curieux et prêts à écouter les nouvelles voix d'auteurs, des voix fo des «cœurs simples», qui disent leur mal-être en créant des images nouvelles, des rythmes inconnus qui transforment les langues qui les accueillent.

¹¹ Propos de Elisa Pelizzari, responsable éditorial de l'Harmattan Italia.

Ouvrages cités

- AA.VV., «Le letterature francofone in Italia», in *Francofonia*, Primavera, n. 46, Firenze, Olschki, 2004.
- BERMAN, A., *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.
- BOUCHANE, M., *Mi chiamano Ali*, Milano, Leonardo, 1990.
- CÉSAIRE, A., *Le armi miracolose*, trad. italiana de A. Vizioli et F. Poli, Parma, Guanda, 1962; titre original: *Les armes miraculeuses*, 1946.
- CÉSAIRE, A., *La tragedia del re Cristophe*, trad. italiana de L. Bonino Savarino, Torino, Einaudi, 1968; titre original: *La tragédie du roi Christophe*, 1963.
- CÉSAIRE, A., *Diario del ritorno al paese natale*, trad. italiana de Gr. Benelli (ed.), Milano, Jaca Book, 1978; titre original: *Cahier d'un retour au pays natal*, 1939.
- CHRAÏBI, DR., «Una stagione aperta», in D. PORZIO, *Le più belle novelle di tutti i paesi*, Milano, Martello, 1958; titre original: *La saison ouverte*.
- CONDÉ, M., Segu 2. *La terra in briciole*, intr. de N. Araujo, A.M. Gentili; trad. italiana de E. Vicari, Roma, Edizioni Lavoro, 1994; titre original: *Ségou. La terre en miettes*, 1985).
- , *Segu 1. Le muraglie di terra*, intr. de N. Tamsir Djibril; trad. italiana de E. Vicari, Roma, Edizioni Lavoro, 1^{ère} éd. 1988-1998; titre original: *Ségou. Les murailles de pierre*, 1984.
- , *La traversata della mangrovia*, intr., notes et trad. italiana de E. Vicari, Roma, Edizioni Lavoro, 1993; titre original: *Traversée de la mangrove*, 1989.
- D'ALFONSO, A., *La passione di Fabrizio*, trad. italiana de A. Lombardi, Isernia, Cosmo Iannone, 2002; titre original: *Fabrice's passion*.
- FIORAMORE, DAVID C., *Impala*, trad. italiana de S. Mangione, Isernia, Cosmo Iannone, 2003; titre original: *Impala*, 1985.
- DE LUCA, A.P., DUFRET, J.P., FERRARO A. (a cura di), *Palinsesti culturali. Gli apporti delle immigrazioni alla letteratura del Canada*, Atti del Congresso internazionale di Udine, 20-22 maggio 1998, Udine, Forum, 1999.
- DE VAUCHER GRAVILI, A., *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*. Actes du Séminaire international du CISQ à Venise (15-16 octobre 1999), Venezia, Supernova, 2000.
- DHEKIS, AMOS A., «La preghiera degli altri», in *Le voci dell'arcobaleno*. Santarcangelo di Romagna, Fara Editore, 1995.
- FARHOUD, A., *La felicità scivola tra le dita*, préface et bibliographie de A. de Vaucher Gravili; trad. italiana de E. Bordino, Roma, Sinnos, 2002; titre original: *Le bonheur a la queue glissante*, 1998.
- GAUVIN, L., «L'imaginaire des langues. Entretien avec Edouard Glissant», dans *Études françaises*, 1992/93, n. 28 (2-3).

- HADDAD, M., *Una gazzella per te*, trad. italienne de A. Zanzotto, Milano, Mondadori, 1960; titre original: *Je t'offrirai une gazelle*, 1959.
- KATEB, Y., *Nedjma*, trad. italienne de G. Mascetti, Milano, Yaca Book, 1983; titre original: *Nedjma*, 1956.
- MAALOUF, A., *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- MELLITI, M., *I bambini delle rose*, Roma, Edizioni Lavoro, 1995; rééd. 2000.
- MEMMI, A., *Ritratto di un ebreo*, trad. italienne de S. Marzorati, Milano, IPL, 1968; titre original: *Portrait d'un juif*, 1962.
- METHANI, S. SALAH, FORTUNATO, M., *Immigrato*. Roma, Teoria, 1990.
- MICONE, M., *Il fico magico*, trad. italienne de M. Micone, M. Marcelli, Isernia, Iannone Editore, 2005; titre original: *Le figuier enchanté*, 1992.
- PARIANI, L., *Quando Dio ballava il tango*, Milano, Rizzoli, 2002.
- PORZIO, D., *Le più belle novelle di tutti i paesi*, Milano, Martello, 1958.
- TAWFIK, Y., *La straniera*, Milano, Bompiani, 2000 [Prix Grinzane Cavour pour débutants].
- TOSO RODINIS, G., LEINER J., *Congrès mondial des littératures de langue française. Négro-africaine, nord-africaine et québécoise en Méditerranée: lieu de rencontre de l'art poétique*. Actes du Congrès mondial du 23-27 mai 1983, Padova, Centro stampa di Palazzo Maldura dell'Università di Padova, 1984.

ABSTRACT

From French «expression literature» to «migration literature» in Italy: here is the subject of this study, showing how Italian publishing houses are still sensitive to the themes of exile and uprooting and how they have been publishing books dealing with emigration and immigration since the 1960s. But the year 2000, with the «Fiera del Libro» of Turin, marks an editorial change not only in Italy but throughout Europe: literature becomes *metis* and *creole*. Space is given to migrant writers, from all over the world, who express their deep malaise by creating new images and unknown rhythms which transform the languages they adopt. This is why a Quebecois novel, by the Lebanese writer Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, has been translated with great success into Italian. The second part of this essay deals with the analysis of this translation.

KEYWORDS

Migration. Female writing.